



Entre guerres et paix ?

sciences  .aix

Rencontres
d'Averroès
Penser la Méditerranée
des deux rives

1€

L'événement de la semaine

- 10 pages spéciales
Rencontres d'Averroès

Politique culturelle

- Annulation des festivals en juillet 2024 ?
Renaud Muselier répond [p.XI]

Allez-y

- Nuye à Istres [p. XII]
- La Nuit du Cirque à Marseille [p.XIII]
- Thibaut Garcia à Aix-en-Provence [p. XIII]

LA PHOTO DE LA SEMAINE



Léna Bernard, Sophie Boutière, Lisa Damiano, Charles Flageul et Embarek Foufa sont les six étudiants ayant participé à ce numéro spécial © Xavier Barnet - Agence Jam Teery

Dix pages spéciales rédigées par des étudiants !

Nous sommes six étudiants en Master 2 Métiers du journalisme et enjeux internationaux à Sciences Po Aix, en partenariat avec l'Ejcam. En étroite collaboration avec l'équipe du journal Zébuline, que nous remercions, nous avons rédigé dix pages de ce numéro hebdomadaire. Nous tenons à particulièrement remercier Suzanne Canessa et Nicolas Santucci pour leur aide précieuse ainsi que leurs conseils.

Notre formation regroupe des profils issus de formations en sciences politiques, communication, information, et toujours étroitement liés à la Méditerranée. Cette édition spéciale découle d'un travail concerté où nous avons échangé avec plusieurs

intervenants et artistes prenant part aux *Rencontres d'Averroès*. Aux premières loges de la 29^e édition « Entre guerres et paix », nous écrivons les comptes-rendus des concerts, représentations et de toutes les tables rondes. La première interrogera la place des religions, vendredi 18 novembre à 15h. Celle qui aura lieu samedi 19 novembre à 10h délimitera les enjeux liés aux nations, tandis que la table ronde abordant les contours et rôles des civilisations est prévue le même jour à 19h. La dernière, le dimanche 20 novembre à 11h, regardera droit vers l'horizon... et clôturera ce week-end marseillais dédié au débat d'idées.

ÉDITO

L'éternel retour de la guerre ?

L'histoire de la guerre tend à se confondre avec l'histoire de l'humanité. Et avec elle de la formation de nos civilisations. Les bouleversements de la pandémie en 2020 ont poussé les États à se replier sur eux-mêmes ; les frontières se ferment, et les nationalismes s'exacerbent. En février 2022, la Russie envahit l'Ukraine. Avec elle, c'est à un retour de la guerre en Europe que l'on a l'impression d'assister. C'est pourtant vite oublier les conflits de l'ex-Yougoslavie, les massacres de Sarajevo, les camps d'internement de Bosnie, les exils forcés ou encore les permanences du colonialisme. Sur les autres rives de la Méditerranée, la guerre n'a aussi jamais vraiment cessé, à l'image de la Syrie dévastée depuis plus de dix ans par un conflit sans fin qui n'émeut plus personne (et que Catherine Coquio prendra soin d'évoquer, p.VII)

La perception de la guerre et de ses acteurs a toujours été influencée par la construction du récit historique selon les velléités politiques, les idéologies, les religions, ou encore les disparités entre les civilisations. Seul l'art permet de faire naître à son tour une certaine représentation

aussi bien de la guerre que de la paix ; que ce soit dans la musique, la littérature, le cinéma, l'illustration : il sera mis à l'honneur lors des rencontres Averroès Junior (p.XI) et des représentations théâtrales menées par Robin Renucci (p.VIII) et Jean-Yves Jouannais (p.X).

Des institutions font le lien entre guerres et paix avec plus ou moins de succès. La construction européenne, appelée de ses vœux par Anne-Marie Thiesse (p.V) a longtemps été vue comme un travail de paix sur le continent après deux guerres fratricides. Aujourd'hui, des associations donnent à voir au monde les conséquences de ces guerres sur les populations civiles. C'est au nom de celles-ci, que de nombreux auteurs, réunis par SOS Méditerranée ont publié un recueil de récits (p.IX). Car comme le disait Johann Chapoutot (p.VII) : « il faut comprendre les récits fondateurs de l'époque dont nous sommes contemporains ».

LÉNA BERNARD

Zébuline l'heβδο #7
spécial Rencontres d'Averroès
en collaboration avec
Sciences Po Aix

Parution

Édité par l'association
Culture et Pluralisme
15 cours Honoré d'Estienne-d'Orves
13001 Marseille

Dépôt légal : en cours

Impression : MOP Vitrolles
imprimé sur papier 100% recyclé

Chef de rédaction :
Ludovic Tomas

Secrétaire de rédaction :
Nicolas Santucci
redaction@journalzebuline.fr

Ont participé à ce numéro :
Léna Bernard, Sophie Boutière,
Suzanne Canessa, Maryvonne
Colombani, Lisa Damiano, Charles
Flageul, Embarek Foufa, Élise
Padovani, Fred Robert, Marc Voiry

Chargé de financements :
Jules Guidicelli
commercial@journalzebuline.fr

Directeur de publication :
Marc Poggiale

Maquette :
Philippe Perotti

PAIX ET GUERRES ENTRE LES RELIGIONS ?

Jean-Pierre Dedieu sur l'Inquisition

« Le christianisme ne pouvait admettre qu'une seule culture »

L'Inquisition est un tribunal créé au XIII^e siècle par l'Église catholique. Jean-Pierre Dedieu, spécialiste en histoire moderne de l'Espagne, éclaire sur ses postulats et sa mémoire

Pour réprimer les hérésies – terme désignant alors toute entrave à la doctrine de l'Église – il était de coutume de recourir à des juges investis par le pape. Ses premières expériences juridiques ont pour but premier de neutraliser le catharisme, et son développement dans le sud de la France. Jean-Pierre Dedieu, doctorant dans les années 1970, a fait sa thèse sur le tribunal inquisitorial de Tolède. Son étude éclaire les procédés et postulats de l'Inquisition. L'Espagne s'engage alors sur la voie de la démocratie et sa transition requiert de refonder l'étude historique du pays.

L'Inquisition était mal connue des Espagnols et sa mémoire instrumentalisée par des années de franquisme. « Dans la mémoire historique de Franco, l'Inquisition était centrale. Nous étions plusieurs étudiants étrangers à travailler dessus. On nous traînait de studio en studio pour expliquer ce qu'avait été l'Inquisition. Le 2 novembre 1978, un des doctorants a même fait la dernière page d'El País pour expliquer ce qu'avait été le phénomène. Le lendemain, je me rendais à la messe. Et le prêtre a décidé de parler de l'Inquisition. »

La mémoire de l'Inquisition

Le travail des historiens en Espagne permet alors de saper la vision historique de l'Inquisition promue par Franco. « Il présentait l'histoire comme une suite de catastrophes, et chaque fois que l'on venait sauver le pays, on était comme Superman. Franco se présentait ici, de même que l'Inquisition. » Au XV^e siècle, ce tribunal s'impose en Espagne comme moyen de lutter contre les *conversos* en Espagne, soit les Juifs convertis au catholicisme mais demeurant fidèles au judaïsme. L'Inquisition persécute aussi les *morisques*, musulmans d'Espagne convertis après la Reconquista, suspectés d'être restés attachés à l'islam. La répression du Saint-Office est accompagnée de mesures politiques : interdiction du voile, interdiction de la langue arabe... Les tribunaux inquisitoriaux multiplient quant à eux les autodafés.

L'État et l'Église

S'amorce alors une édification de l'identité espagnole sur une fondation catholique. L'État espagnol veut imposer son travail d'homogénéité aux minorités religieuses de son territoire. De concert avec l'Église, les tribunaux inquisitoriaux traduisent cette volonté de gouverner avec une idée commune, des croyances communes. « La pureté de la foi est devenue en Espagne



Galilée face à l'Inquisition romaine (1857) - peinture de Cristiano Banti

indispensable. C'est par cela que l'on se reconnaît. Et la présence que l'on tolère au sein de la société des gens qui ne veulent pas être chrétiens devient un problème. Le christianisme ne pouvait admettre

qu'une seule culture. »

L'Inquisition conditionne alors un « lien social » permettant de consolider la nation espagnole en même temps qu'elle affirme les valeurs catholiques qui lient l'État à l'Église.

Mais le déclin progressif de ces tribunaux se confond ensuite justement avec l'émergence de l'État-nation espagnol. Les XVII^e et XVIII^e siècles actent peut-être à petit sa fin. En Espagne, elle est abolie en 1820. « Le roi se

méfie alors de plus en plus de l'Église. C'est une juridiction pontificale, et les souverains catholiques sont en train de marginaliser le pape de la vie politique. »

Jean-Pierre Dedieu souligne ainsi le rôle que joue l'Inquisition dans le façonnement de l'identité de l'Espagne. « On peut dire qu'elle a alors déjà gagné, elle n'a plus grand chose à faire puisque l'Espagne est catholique. Mais elle est maintenue comme un symbole ». Même son de cloche pour les États européens, alors en pleine formation.

SOPHIE BOUTIÈRE

Paix et guerres entre les religions ?

Table ronde animée par
Jean-Christophe Ploquin (*La Croix*)

Intervenants :
Frédéric Abécassis,
Jean-Pierre Dedieu
Emmanuelle Txiar du Mesnil
et Abbés Zouache

18 novembre à 15 heures
La Criée, Marseille

Croisades

entre mythes et instrumentalisation

La période des croisades est le terreau de mythes et de fantasmes. L'historien Abbes Zouache est revenu sur cette question dans ses travaux et lors de plusieurs conférences

En 1095 le pape Urbain II exhorte ses fidèles à libérer leurs frères chrétiens d'Orient sous le joug des sarrasins, et à se rendre en terre sainte pour libérer Jérusalem et le tombeau du Christ. Cet événement amorce la toute première croisade, qui sera suivie de plusieurs siècles de guerres entre Occident chrétien et Orient musulman. De nombreux oulémas, juristes et seigneurs musulmans appellent alors au jihad pour se défendre face à ce qui est vu comme une nouvelle guerre séculaire de la chrétienté contre l'islam. Si cet épisode fondateur de l'histoire méditerranéenne semble connu de tous et largement étudié, il reste le terreau d'affrontements mémoriels, idéologiques, mais aussi entre historiens.

Une instrumentalisation ?

Parmi les controverses autour des croisades, sa définition même est en discussion. Certains historiens considèrent que toute expédition, quelque soit son objectif, doit être con-

sidérée comme une croisade du moment qu'elle a bénéficié d'une autorisation du pape. D'autres délimitent les croisades comme n'ayant que l'Orient comme destination, dans le but de libérer les chrétiens d'Orient et la terre Sainte. C'est également l'instrumentalisation des termes de cet épisode historique qui sont au cœur de débats. On peut citer l'utilisation du terme jihad par des mouvements radicaux, tels que l'État Islamique ou Al-Qaeda, qui mobilisent de manière erronée ce concept et ses penseurs. Le terme croisade n'est pas en reste : entre dénonciation de l'impérialisme occidental, ou qualification de la guerre contre le terrorisme, son utilisation relèverait d'une instrumentalisation mémorielle. C'est ici que le travail d'Abbes Zouache et d'autres historiens entre en scène pour dénouer mythes, instrumentalisation et faits historiques autour des croisades.

LISA DAMIANO



Abbes Zouache © X-DR

PAIX ET GUERRES ENTRE LES NATIONS ?

« Au départ, la nation est connectée à l’idéal de la paix éternelle »

Spécialiste de l’histoire culturelle de l’Europe contemporaine et autrice de l’ouvrage *La Création des identités nationales*, Anne-Marie Thiesse revient sur les liens entre idéal de paix, guerre et État-nation

Zébuline.Qu'est-ce que l'identité nationale ?

Anne-Marie Thiesse. À partir de l’époque des Lumières, l’idée est que la nation est une communauté humaine qui est détentrice de la souveraineté. Elle n’est pas déterminée par son monarque qui serait lui-même légitimé par la volonté divine mais peut choisir d’être soit un corps ou une assemblée pour la gouverner. Le problème, ça va être de définir les contours de ces communautés politiques. Sous l’Ancien Régime, c’est le monarque qui choisissait son royaume et celui-ci ne cessait de changer de format en fonction des guerres auxquelles il se livrait. L’identité nationale va apporter des références nouvelles avec l’idée que la nation est une communauté unie qui est continue et homogène à travers les siècles, c’est-à-dire qu’elle n’est pas dépendante du sort des alliances matrimoniales entre les puissants.

Cette unité nationale va-t-elle bâtir un idéal de paix entre les nations ?

La nation existe identique à elle-même depuis ses ancêtres fondateurs. La nation est pérenne et effectivement cette idée est connectée, au départ, à un grand idéal qui est celui de la paix perpétuelle. Les philosophes des Lumières reprochent d’ailleurs aux monarques leur soif d’ambition et leur volonté de se lancer dans des guerres destructrices pour accroître leur royaume. Mais l’idée qui apparaît avec l’identité nationale, c’est que si une nation conserve des territoires constitués par ces ancêtres, si elle se contente de défendre son territoire quand il est attaqué ; elle ne va pas attaquer le territoire des autres nations, et à ce moment-là, la paix régnera en Europe. Donc, au départ, il y a cet idéal de nation et de paix qui vont traverser une partie du XIX^e siècle avec l’idée que si l’on constitue de véritables États-nations, chacun respectera son héritage territorial, et il n’ira pas agresser les autres. Les mouvements nationalistes européens au XIX^e siècle se pensent souvent comme frères parta-



“Carte dirolatique d’Europe pour 1870”. (Carte satirique de la situation politique en Europe avant le déclenchement de la guerre franco-allemande 1870/71).Gravure française sur bois, colorisée, d’ap. Hadol, 1870.(Réimpression de 1914).

geant les mêmes idéaux, c’est ce qui apparaît en 1848 dans les révolutions nationales. Mais on sait que le résultat de la formation des États-nations va déboucher sur des conflits d’une ampleur croissante jusqu’aux boucheries abominables.

Comment expliquer le fait que les États-nations attisent les conflits à une certaine époque ?

Jusqu’au milieu du XIX^e siècle, les références à la nation sont révolutionnaires et appellent

au renversement de l’Ancien Régime. Mais dans le dernier quart du XIX^e, ces aspirations à la nation vont tellement croître qu’elles vont être appropriées par des individus du bord opposé qui comprennent qu’il faut composer le principe national en adoptant des références nationales. C’est pourquoi des individus comme Charles Maurras, qui avaient combattu le principe national comme étant révolutionnaire, vont eux-mêmes se réclamer de la nation en expliquant que la vraie nation est celle de l’Ancien Régime. À partir

de la fin du XIX^e, on connaît le développement d’un nationalisme xénophobe et réactionnaire plus du tout en fraternité avec les autres nations. Aussi, l’idée de paix perpétuelle telle qu’elle avait été posée au début de l’ère nationale va, en fait, déboucher sur des conflits très sanglants entre les nations parce que les États voisins réclament le même territoire comme étant l’héritage de leurs ancêtres. On voit d’ailleurs ce qui se passe aujourd’hui avec les discours de Poutine sur l’histoire et l’Ukraine. Pour Poutine, elle montre que l’Ukraine n’existe pas et qu’elle n’est qu’une partie de l’histoire russe. Il va aussi y avoir des conflits pour des enjeux économiques, des enjeux de développement colonial à la fin du XIX^e siècle. Et ils vont être associés au patriotisme avec comme effet une mobilisation de masse permise par le principe national. Chacun est amené à faire le sacrifice de sa vie pour la grandeur de la nation et le salut de ses frères. Et on va se retrouver avec des armées extrêmement nombreuses avec des millions d’hommes et des guerres mondiales d’une ampleur effroyable.

| |
|--|
| ENTRETIEN RÉALISÉ PAR CHARLES FLAGEUL |
| Paix et guerres entre les nations ? |
| <p>Table ronde animée par Lucie Delaporte (<i>Mediapart</i>)</p> |
| <p>Intervenants : Mathieu Belezi, Hubert Haddad Anne-Marie Thiesse et Mourad Yelles</p> |

19 novembre à 10 heures
La Criée, Marseille

PAIX ET GUERRES ENTRE CIVILISATIONS ?

L’Ukraine va-t-elle libérer la Russie du mensonge de l’épopée ?

Note d’espoir ou provocation ? Le titre du dernier essai d’André Markowicz, *Et si l’Ukraine libérait la Russie ?*, semble tenir du paradoxe : il n’en résume pas moins une pensée éclairée et éclairante

En 1960, André Markowicz naît d’un père journaliste français communiste expatrié en Russie. Sa mère, russe, a vu le jour en Sibérie, suite à l’exil de ses propres parents. Élevé par ses deux grands-mères, « deux petites dames qui avaient traversé le siècle et vu tout ce qu’on pouvait voir », de la révolution d’Octobre au blocus de Leningrad, leur héritage est encore lourd de sens.

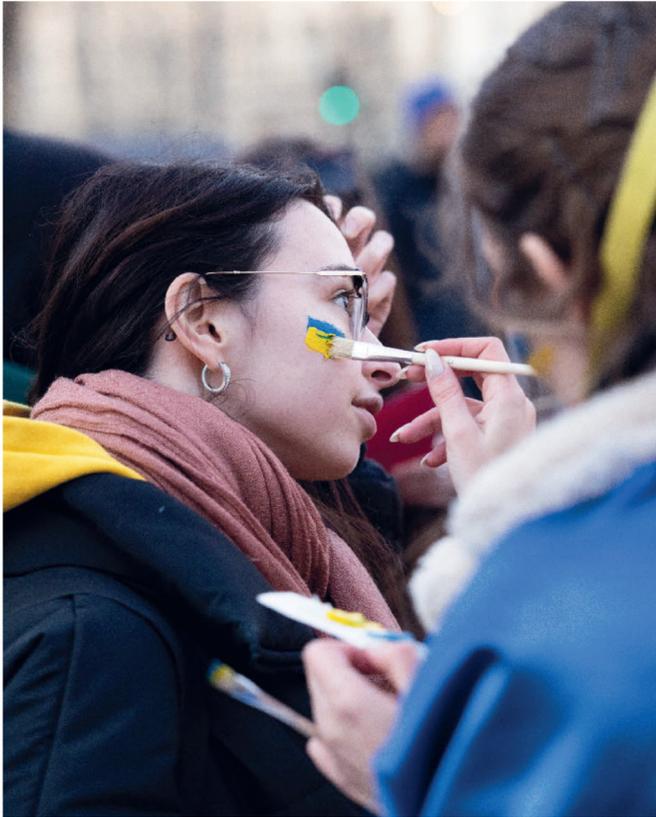
C’est lorsqu’André Markowicz a quatre ans que son père décide de retourner en France, « parce qu’il ne supportait plus la violence de la vie quotidienne […] de ce pays qu’il aurait rêvé de voir comme la patrie du socialisme ». L’enfant lâche donc ses attaches mais revient régulièrement à Lénningrad, où il rencontre le traducteur Efim Etkind à 16 ans. Ce dernier le fait plonger dans les poèmes d’auteurs russes et l’initie à la traduction qui deviendra sa passion première.

En grandissant au sein de l’URSS, Markowicz observe la perestroïka comme une « explosion d’énergie soudaine dans le désespoir de la crise économique […] et cette aspiration à la liberté, à une vérité enfin dite à voix haute ». Puis il connaît l’horreur de Tchemobyl, et « l’effondrement du mythe de la seconde puissance mondiale et le triomphe du mensonge ».

Dans les années 1980, déjà, la corruption rongeant le pays est palpable. Dans les rues de Saint-Pétersbourg, les jeunes gens perçoivent que l’Histoire se déroule sous leurs yeux, que la misère grignote le pays. La génération qui avait connu la Seconde Guerre mondiale est à bout de souffle. Le « marteau pesant », métaphore de Pouchkine dans le poème *Poltava*, continue de forger l’acier en fracassant le verre.

« Effacer l’Ukraine »

Ministre de l’Instruction publique à Saint-Pétersbourg, Sergueï Ouvreov publie en janvier 1834 un texte insistant sur trois piliers que les Russes doivent respecter pour honorer la politique impériale : orthodoxie, autocratie et principe national. Plus d’un siècle après la chute du régime tsariste, la triade



Une femme peignant le visage d’une manifestante lors d’une mobilisation en soutien à l’Ukraine © X-DR

d’Ouvreov guide toujours la façon de gouverner de Vladimir Poutine. « Il règne sous le signe de la guerre depuis toujours », plaçant l’autocratie en haut de la pyramide, explique Markowicz. Comme tout régime autoritaire, le régime poutinien est marqué par deux

principes fondateurs : « verticalité absolue du pouvoir et refus de toute forme de démocratie ». Et cette façon de gouverner se ressent jusque dans les mots des officiers russes impliqués dans le conflit. « Effacer l’Ukraine du visage de la terre », ce sont les paroles de

CARLA FLOMB

| |
|--|
| Paix et guerres entre civilisations ? |
| <p>Table ronde animée par Juliette Rengeval (<i>RFP</i>)</p> |
| <p>Intervenants : Gilbert Achcar, Catherine Hass Marc Hecker et André Markowicz</p> |
| <p>19 novembre à 15 heures La Criée, Marseille</p> |

Choc des civilisations ou choc de l’ignorance ?

Quand Edward Saïd répondait aux préconçus déclinistes de l’idéologue américain Samuel Huntington

En 1993, le politologue Samuel Huntington développait dans la revue *Foreign Affairs* sa théorie du « choc des civilisations ». Il y déployait une thèse pour le moins fantaisiste sur l’avenir de la politique mondiale : avec la fin de la guerre froide s’introduiraient de nouvelles lignes de confrontations, civilisationnelles et identitaires. En 2001, l’hebdomadaire *The Nation* donnait la parole au théoricien et critique palestiniano-américain Edward Saïd, dénonçant une théorie du « choc de l’ignorance »

Une théorie essentialiste sur les civilisations

Edward Saïd écrit : « Huntington est un idéologue, quelqu’un qui veut faire des *civilisations* et des *identités* ce qu’elles ne sont pas : des entités fermées, hermétiques, purgées des multiples courants et contre-courants qui animent l’histoire humaine. »

Samuel Huntington circonscrivait alors sept ou huit ci-

vilisations majeures fracturant un monde autrefois bipolaire. Parmi celles-ci : la civilisation occidentale, la civilisation chinoise ou la civilisation islamique. Dès 1994, dans son étude d’épistémologie critique *L’Orientalisme*, Edward Saïd rejetait la notion-même de civilisation occidentale : « Les cultures et les civilisations sont si reliées entre elles et si interdépendantes qu’elles défient toute description unitaire ou simplement délimitée de leur individualité » Si choc il y avait, c’était entre cette histoire complexe et sa relecture simpliste qu’il se produisait.

L’Islam et l’Occident

Les conflits redoutés par Huntington, imputés aux seules différences culturelles et religieuses, s’avèreraient selon lui inévitables. Fondée sur le seul choc de l’ignorance et de l’essentialisme, cette délimitation arbitraire menaçait alors de verrouiller des relations internationales fragilisées.

Les attaques terroristes d’Al-Qaïda permirent ainsi à

l’un d’eux à l’approche d’une ville ukrainienne occupée en avril 2022. C’est la violence même, à la fois dans la pensée et sur le terrain : c’est effacer toute trace de ce qu’a pu être, ou aurait été, l’Ukraine. C’est faire disparaître les hommes – évidemment – mais aussi les femmes et les fils, qui assureraient la descendance. Plus que nettoyer, il faut détruire à la racine. Raser les villes, et tout espoir de survie.

En 1869, dans *Guerre et Paix*, Tolstoï soulignait cette étonnante réalité. « Depuis que le monde existe et que les hommes s’entre-tuent, jamais un crime ne s’est commis sans que son auteur ait trouvé un apaisement à se dire que c’était pour le bien public, pour le bonheur supposé d’autrui ». Aujourd’hui, la Russie, « envahit un pays démocratique pour le libérer prétendument du nazisme ».

Les services de renseignement intérieur annonçaient à Poutine une victoire éclair en trois jours : ce sont près de dix mois de conflits qui ont suivi, et perdurent encore aujourd’hui. « La dictature en Russie est très ancienne et elle doit cesser. Il faut que l’Ukraine gagne la guerre pour que le régime de Poutine s’effondre et qu’il ait dans les ruines de ce régime une possibilité démocratique » déclarait Markowicz en juin 2022. Pour lui, la Russie doit perdre ce conflit, afin de pouvoir se retrouver face à elle-même. Le jour après la fin du monde, qu’y trouvera-t-elle, à part du verre, encore et toujours, brisé ?

SOPHIE BOUTIÈRE

De l’Europe des nations à l’identité européenne

Souvent décriée, l’identité nationale demeure un concept mal délimité. L’historienne Anne-Marie Thiesse le décortique dans son ouvrage *La Création des identités nationales*

Une nation est en premier lieu une construction à la fois politique, sociale et historique. Lui appartenir, c’est être un héritier du patrimoine commun et indivisible tout en le connaissant et le révéran t. C’est ainsi que l’individu peut s’affirmer comme composante de la nation.

Comme Rome, la construction d’une nation ne s’est pas faite en un jour mais résulte d’un long procédé. Un modèle européen nationaliste existe et peut être résumé à une liste matérielle comportant une histoire ancienne et continue, des vertus nationales, une langue, des monuments culturels, un folklore, des hauts lieux, un paysage reconnaissable, une mentalité propre, des représentations officielles comme un hymne et un drapeau et enfin des représentations pittoresques.

Une utopie collective

La naissance des nations est intrinsèquement liée à la modernité économique et sociale qui accompagne la Révolution industrielle. L’idée même de nation, cependant, repose sur une vi-

sion conservatrice puisque sa légitimité réside dans la préservation d’un héritage à conserver et demeure donc intemporelle. Une nation « naît d’un postulat et d’une invention. Mais elle ne vit que par l’adhésion collective à cette fiction », explique Anne-Marie Thiesse, et c’est ce qu’il manque aujourd’hui à l’Union européenne.

Le sentiment national n’existe pas sans adhésion collective. En effet, l’Union européenne est une structure visant à répondre aux défis de l’économie mondialisée, mais il lui manque tout ce qui caractérise une nation : une identité collective, un territoire commun, ou encore un idéal de fraternité.

LÉNA BERNARD

La Création des identités nationales d’Anne-Marie Thiesse
Seuil, collection l’Univers historique
22,30 €

PAIX ET GUERRES À L'HORIZON ?

« Je suis persuadée que la situation syrienne hante le monde »

Professeure de littérature comparée à l'université de Paris, Catherine Coquio a marqué la rentrée littéraire. Elle est autrice de À quoi bon encore le monde ? La Syrie et nous. Entretien avec elle autour de cette guerre et de son traitement politico-médiatique

Zébuline. Comment est né votre intérêt pour la question syrienne et comment s'est-il matérialisé ?
Catherine Coquio. J'ai commencé à me pencher sur cette histoire au moment des révolutions arabes, en 2011. Le tournant s'est produit en 2015 au moment où la Russie est intervenue dans le conflit syrien. Du fait de la violence du régime d'Assad, relayé par l'armée russe, il semblait important de refuser sa banalisation et de donner des clés de compréhension. Nous avons créé le comité « Syrie-Europe, Après Alep », et en 2017, face à l'énormité du conflit, on s'est lancé dans la rédaction d'un ouvrage collectif, *Syrie, le pays brûlé (1970-2021)*, paru à la rentrée. En parallèle, j'ai publié un recueil d'essais, *À quoi bon encore le monde ? La Syrie et nous*, qui porte sur une série de textes littéraires, d'essais et de témoignages qui réfléchissent sur les effets de cette révolution défaite et sur la façon dont on doit en hériter malgré le nihilisme ambiant. La cause profonde de mon investissement est que je suis persuadée que la situation syrienne hante le monde.



Travaux des ingénieurs du Centre international de lutte contre les mines du ministère russe de la Défense à Alep (Syrie) - Ministère de la Défense de la Fédération de Russie

Quel regard avez-vous sur la résistance de la société civile syrienne, de la jeunesse aux écrivains en passant par les femmes ?
 Je me suis intéressée à ce conflit notamment en raison de la volonté affichée d'étouffer une révolution survenue par le bas, dans les zones enclavées où les insurgés ont été écrasés. Là-bas, des comités locaux avec des expérimentations de démocraties directes se sont mis en place. Les plus actifs étaient des militants des droits de l'homme. La place donnée à l'information et au développement des médias était immense. C'était au cœur de la révolution d'une société civile qui n'existait pas avant. Toute opposition politique était mise en prison et c'était lors de l'incarcération qu'émergeait une existence politique. La société syrienne vivait comme dans un mur depuis un demi-siècle. En 2011, il y a eu une tentative impressionnante de démolir ce mur. Alors que les manifestations étaient violemment réprimées par le régime, elles n'ont pas cessé. Il y a eu une sorte d'accoutumance à cette hécatombe car le peuple syrien avait le sentiment de naître à travers ses deux revendications majeures : liberté et dignité. En face, le pouvoir a opté pour la guerre totale.

Donner du sens à l'histoire

En 2021 est paru Le grand récit, essai dans lequel Johann Chapoutot interroge la construction des récits et de l'Histoire à travers les grands courants de pensée de l'Europe occidentale

De quelle manière les sociétés se mettent-elles en récit ? Quels sont les récits qui ont façonné nos sociétés occidentales ? Comment donner un sens au temps qui passe ? C'est à ces questions que l'historien Johann Chapoutot tente désormais de répondre après avoir consacré sa carrière à décrypter l'idéologie nazie. Pour comprendre ces « récits du temps », l'historien convoque les grands philosophes, écrivains et intellectuels du monde occidental, mais aussi les grandes idéologies pourvoyeuses de récits, de l'Antiquité à aujourd'hui. Du providentialisme chrétien, autrefois grand pourvoyeur de sens historique, à l'eschatologie marxiste, en pas-

sant par les espoirs de paix d'après-guerre et le nazisme, Chapoutot offre aux lecteurs des outils essentiels pour appréhender la philosophie de l'histoire et les grands récits qui façonnent notre monde.

Passé et futur

Car c'est bien ici en qualité d'historien que Johann Chapoutot cherche à mettre au jour les récits du temps. Plus précisément en historien de son époque, conscient de l'importance de son travail et désireux de le rendre accessible au plus grand nombre. Chapoutot apporte la grille de lecture de la discipline historique permet-

tant de mieux se saisir des problématiques passées, actuelles et, pourquoi pas, futures. Si de grandes idéologies déjà amplement commentées y sont abordées, l'historien décrypte de la même manière des phénomènes résonnant davantage avec le contemporain tels que les théories du complot, l'obscurantisme, le messianisme et le djihadisme. Phénomènes dont les conséquences se révèlent malheureusement immédiates.

Quelle est votre vision pour l'avenir en Syrie, le pessimisme prend le dessus ou un espoir est permis ?

Aujourd'hui, la situation est désastreuse sur le plan humanitaire et économique. Le pays brûle pendant que les bombardements se poursuivent. L'aide humanitaire mondiale diminue puisque toute l'attention est tournée vers l'Ukraine. Mais l'évolution du conflit avec la Russie en difficulté laisse espérer une défaite militaire qui pourrait s'accompagner d'un effondrement du régime sous l'effet autodestructeur. Cela peut changer le regard posé sur les distances politiques du régime de Bachar el-Assad, sauvé par Poutine en 2015. La révolte en cours en Iran, un des alliés majeurs de la Syrie, le fragilise aussi. Ces bouleversements multiples offrent une lueur d'espoir politique, géopolitique et judiciaire afin que les coupables soient condamnés.

réel problème résidait dans l'impuissance politique de l'ONU à cause des vetos russes et chinois. Les images qui circulaient testaient les limites de la communauté internationale. Le sentiment d'abandon croissant et le primat accordé à la guerre contre le terrorisme ont masqué les deux revendications initiales et principales de liberté et de dignité. Le consensus international qui consistait à fermer les yeux sur la Syrie a abouti au cauchemar que nous vivons : le déplacement de la guerre en Ukraine. L'aide de Vladimir Poutine au régime syrien lui a permis de tester

EMBARÈK FOUFA

Paix et guerres à l'horizon ?

Table ronde animée par Thierry Fabre (*Rencontres d'Averroès*)

Intervenants :
 Johann Chapoutot,
 Catherine Coquio
 Jean-Yves Jouannais
 et Leïla Shahid

20 novembre à 11 heures
La Criée, Marseille

LISA DAMIANO

IDÉES

Penser Camus aujourd'hui

Thierry Fabre, Jacques Ferrandez, Robin Renucci : trois regards se croisent pour comprendre la personnalité d'Albert Camus. La même émotion anime ces auteurs, penseurs et artistes quand il s'agit de l'évoquer

Thierry Fabre

« Chaque génération a un combat à mener »

Berceau de son enfance, l'Algérie lui rappelle les jeux de rue, les camarades de classe et les expéditions. Elle lui inspire des mots puisés dans la beauté naturelle du frais cresson bleu et du soleil luisant ; une richesse qui contraste avec la précarité de son milieu. Cette relation intime avec la Méditerranée provient également de son professeur de philosophie. « *Son lien à la Méditerranée est aussi littéraire grâce à Jean Grenier qui lui fait découvrir les îles méditerranéennes à travers des livres et des récits* », ajoute **Thierry Fabre**, fondateur des *Rencontres d'Averroès*.

La lumière du midi lui inspire une nouvelle façon de penser le monde. Dans *l'Exil d'Hélène*, l'écrivain parle pour la première fois de « la pensée de midi », une quête de la mesure dans une époque de débordement où les totalitarismes gouvernent en maîtres absolus. « *On pourrait résumer la pensée de midi grâce à la formule de son père : Un homme, ça s'empêche. Cela veut dire que l'homme doit savoir tracer des limites* ». Pour retrouver le sens de la mesure, l'homme doit d'abord se battre contre lui-même avant de pouvoir tracer son propre chemin ; une caractéristique de l'homme révolté.

Bien que cette réflexion s'applique à son temps, la pensée de midi trouve parfaitement sa place dans le monde d'aujourd'hui. « *C'est une pensée vivante pour notre temps par rapport à la démesure de l'anthropocène et de ce mode de vie consumériste* ». Et c'est à travers la révolte que s'exprime la pensée de midi. Les mots de Camus mettent en mouvement les corps dans le but d'empêcher que le monde ne se défasse. Le mouvement écologiste, la révolte sur la répartition des richesses, ou encore la réflexion sur le terrorisme peuvent y puiser des concepts outils. « *Aujourd'hui, la réflexion camusienne, c'est cette idée de ne pas consentir à l'ordre des choses. Il nous rappelle que le monde qui nous a été légué ne peut pas rester comme ça.* » En bref, « *chaque génération a un combat à mener* » et dans le monde méditerranéen, « *il existe une trajectoire possible épousant le chemin de la pensée de midi, fertile pour le XXI^e siècle* ». Reste à savoir qui reprendra le flambeau !

Illustrer Camus « une écriture qui n'a pas vieilli »

Jacques Ferrandez est lui aussi né à Alger, dans le quartier Belcourt, comme son père, et Camus avant lui. Dès 1986, il commence une saga de bande dessinée historique intitulée *Camets d'Orient*, sur l'histoire de la présence française en Algérie. C'est après plusieurs voyages que le dessinateur s'attèle à illustrer le monument littéraire, en commençant par *L'Hôte*. Mais représenter des lignes emprises de colonialisme et de guerre est un travail de longue haleine. « *J'ai attendu d'avoir fait dix albums sur l'histoire de l'Algérie pour enfin oser Camus* ».

Si Jacques Ferrandez aime tant les écrits de Camus, c'est parce qu'ils sont liés à sa propre histoire. « *Il me tenait à cœur d'illustrer Le Premier Homme, très proche de la vie de mon père – mêmes jeux, mêmes trajets, mêmes quartiers* ». Roman inachevé, *Le Premier Homme* a été retrouvé aux côtés de l'auteur lors de sa mort : les notes ont permis à Jacques Ferrandez une certaine liberté, mais toujours guidée. « *Il a fallu un peu inventer tout en restant fidèle à Camus : Jessica, qui revenait souvent dans les notes, est devenu un personnage dans la BD* ». Quant à Jacques Cormery, le personnage principal, l'illustrateur ne cherchait pas la ressemblance avec Camus. Avec son look des années 50, le personnage semble fortement inspiré des traits de l'acteur Gérard Philipe.

Aux littoraux gorgés de soleil, Jacques Ferrandez préfère le paysage extra-urbain. « *Même si Camus est un citadin, j'adore dessiner l'extérieur des villes et les grands paysages. L'Algérie, ce n'est pas que le soleil et la mer, même si ça en fait partie. C'est une connaissance réelle des paysages que je dessine et pas seulement documentaire* ».

« *Traduire Camus sous cette forme peut permettre à des lecteurs qui ne seraient pas allés spontanément vers lui de parcourir les romans originaux, de découvrir cette écriture*

qui n'a pas vieilli ». Jacques Ferrandez a également adapté les écrits de Jean Giono et Marcel Pagnol, marquant son ancrage dans l'arrière-pays provençal.

Robin Renucci

« Je m'adresse à la jeunesse marseillaise »

Le vendredi 18 novembre au Théâtre de la Criée, **Robin Renucci** fera entendre la voix d'Albert Camus à travers une lecture du *Premier Homme*, accompagné de la violoniste **Kimberley Beelmeon**.

Lire Camus, c'est avant tout une rencontre avec la sensibilité. « *Je suis très attaché à la langue de Camus. C'est une écriture de l'image qui accorde une grande place à la nature, au cosmos et à une forme d'inconnu* ». Selon l'acteur et metteur en scène, la beauté naturelle des mots camusiens parvient à développer l'imaginaire, l'intelligence et la sensorialité du lecteur. « *Le vent, le soleil et la mer sur la baie d'Alger représentent l'image unique de la liberté pour la jeunesse algérienne de son époque* ».

Aujourd'hui, ces représentations baignées de soleil évoquent l'émancipation d'une jeunesse en quête de renouveau et d'ascension sociale. Il s'agit d'une littérature qui s'adresse à toute une génération afin de lui permettre de se soustraire à un déterminisme géographique, social ou culturel. « *Grâce au regard de ses instituteurs, Camus s'est échappé de sa destinée grâce aux livres, lui qui devait*

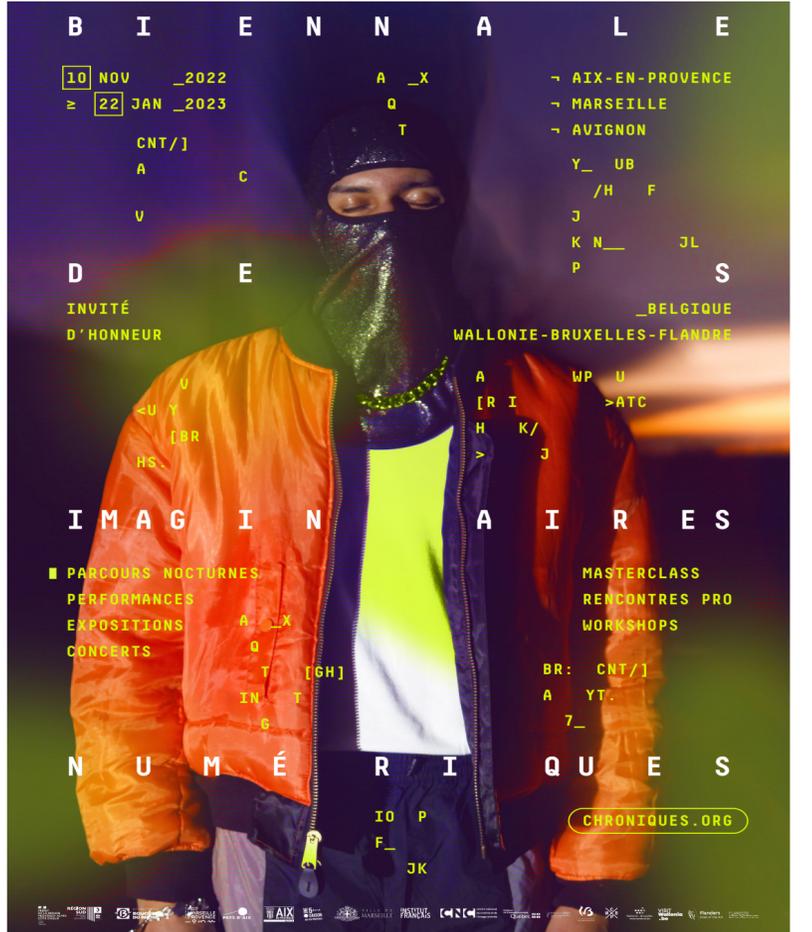
être menuisier. Et aujourd'hui, je m'adresse à la jeunesse marseillaise en leur disant que l'on peut échapper à certaines assignations, à l'image de l'écrivain. » Écouter les récits de Camus, c'est faire renaître l'espoir de dessiner son propre chemin, sans tenir compte des lignes déjà tracées.

CARLA PLOMB ET CHARLES FLAGEUL

Thierry Fabre est le co-commissaire de l'exposition *Albert Camus et la pensée de midi* qui se tient jusqu'au 31 décembre à la bibliothèque de l'Alcazar, Marseille.

Robin Renucci fait une lecture musicale du *Premier Homme* le 18 novembre à La Criée, Marseille.

Jacques Ferrandez intervient à la rencontre *Averroès Junior*, le 17 novembre à La Criée, Marseille.



AVERROÈS JUNIOR

« Rendre les jeunes acteurs de la manière dont ils s'informent »

Averroès Junior reviennent cette année avec un nouveau format. Des élèves de huit classes du secondaire participent à deux événements distincts : la projection du film *Liban 1982 le matin*, puis une conférence dessinée l'après-midi

Zébuline est parti à la rencontre de Nina Chastel et Nadia Champesme de l'association Des livres comme des idées, qui organise cette journée si spéciale. L'occasion de revenir sur la programmation et la nouvelle temporalité de l'événement.

Zébuline. Comment avez-vous décidé de la programmation et du déroulé de la journée ?

N. Champesme. L'année dernière on n'avait les élèves qu'une demi-journée. On avait envie de leur faire des propositions qui ressemblent davantage à ce qu'on fait pour les adultes. Organiser un débat autour d'un film permet d'aller plus loin sur la guerre, puis de leur faire une seconde proposition totalement différente de la première, avec la conférence dessinée. Le principe de base était de se dire que quand on parle de guerre on a tous des images issues du cinéma, de la presse, de jeux vidéos... Chaque génération a son lot d'images qui correspond à ce qu'elle entend par le mot « guerre ». D'où l'idée de mettre en plateau trois dessinateurs qui ont connu des guerres différentes, qui sont issus d'endroits différents, qui ont des esthétiques différentes qui appartiennent à des générations différentes, et de les faire parler de ce qu'est dessiner la guerre.

Comment le choix du film *Liban 1982* a été fait avec Aflam puisqu'il est sur un conflit particulier, à un moment particulier du conflit ?



Photographie extraite du film *LIBAN 1982* - © Moonlight Films Distribution

AMÈRE MÉDITERRANÉE

SOS Méditerranée, contre vents et marées

À l'occasion de la sortie de l'ouvrage *SOS Méditerranée - les auteurs s'engagent*, une soirée spéciale se tient dans le cadre des Rencontres d'Averroès. Retour sur l'histoire, l'actualité et l'avenir d'une association indéniablement liée à Marseille

Récemment, SOS Méditerranée a fait irruption dans l'actualité. Entre le 22 et le 29 octobre, plusieurs navires humanitaires, dont l'Océan Viking, ont secouru plusieurs centaines d'enfants, de femmes et d'hommes qui se trouvaient dans des embarcations de fortune en mer. Face à cette situation d'urgence, ni l'Italie, ni Malte n'autorisent pourtant ces bateaux à accoster. « On demande de les débarquer le plus rapidement possible dans un port sûr où leurs droits fondamentaux seront respectés », explique Sabine Grenard, responsable de l'événementiel au sein de l'ONG.

Si ces questions d'assistances, de solidarité humaine et de respect du droit ne sont pas nouvelles, elles se révèlent de plus en plus difficiles avec la montée de l'extrême droite en Europe. À l'instar de l'Italie, où la coalition menée par le parti néo-fasciste de Giorgia Meloni (Fratelli d'Italia) oppose déjà un blocus maritime sur les navires de sauvetage des réfugiés.

Faire respecter le droit

Né à Marseille en septembre 2015, c'est une campagne de financement participatif qui a permis à l'association d'affréter l'Aquarius, son premier bateau de sauvetage. Émanant de la société civile, l'aventure compte sur la mobili-

sation citoyenne pour perdurer. En effet, chaque journée en mer coûte 14 000 euros : « notre mission est portée par des citoyens. Elle est financée à 89% par des dons privés, ce qui est considérable », précise Sabine Grenard. Présente dès

le départ de SOS Méditerranée, elle indique avoir sauté le pas après l'émotion mondiale suscitée par la photo de Aylan Kurdi, un enfant kurde décédé sur une plage turque. Sa rencontre avec les acteurs rend son envie concrète,

celle de « répondre à un besoin urgent au regard de l'abandon total des États face à la responsabilité qui leur incombe ».

Celles et ceux qui s'engagent auprès d'organisations comme SOS Méditerranée, qui compte aujourd'hui 500 bénévoles dans l'Hexagone et 800 à travers l'Europe, tentent de combler le vide laissé par les gouvernements. « Pour nous, c'est essentiel de rappeler les fondamentaux de notre mission qui s'est constituée sur le respect du droit maritime international et c'est dans ce cadre qu'on se porte au secours des personnes en détresse puisque c'est une obligation légale. Ces opérations ne sont plus organisées ou coordonnées par les États, à l'heure actuelle, sur cette zone de Méditerranée centrale », détaille Sabine Grenard. Elle, qui a le rôle de mobiliser les partenaires, ajoute : « les politiques européennes ont opté pour la criminalisation des navires d'ONG d'où la situation que nous vivons aujourd'hui. On garde espoir pour que les États prennent leur responsabilité. »

Un livre et une soirée pour sensibiliser

Leïla Slimani, Abd al Malik, Maylis de Kerangal et Jean-Baptiste Del Amo comptent parmi les romanciers engagés dans l'ouvrage collectif

N. Chastel. Le film se passe en huis clos dans une école et raconte comment la guerre va s'immiscer petit à petit dans cette école. Comment l'équipe enseignante est divisée entre les différentes positions politiques qui surgissent pendant cette guerre et le bien-être des jeunes. L'action se situe à l'extérieur, loin de l'enceinte de l'école, ce qui a tout de même un impact sur la vie des protagonistes. Les jeunes ont envie de continuer à mener une vie normale même si leur quotidien est totalement chamboulé. Ce film a aussi quelque chose de très universel, ça pourrait être chez nous en fait. Il s'avère que ce film est libanais, réalisé par Oualid Mouaness qui lui aussi est libanais, mais l'action n'est pas tellement située ni datée, on pourrait très bien se retrouver dans une école en Ukraine en 2022.

Comment et pourquoi choisirez-vous de montrer la guerre à un public plus jeune, qui est déjà habitué, et a déjà ses propres représentations ?

N. Chastel. Pour nous, il ne s'agit pas forcément de montrer la guerre. Dans le film, on ne la montre pas. Nous nous demandons plutôt comment parler de la guerre. Le but du jeu, c'est de rendre les jeunes acteurs de la manière dont ils s'informent et de développer leur esprit critique. Et aussi de leur montrer

des choses auxquelles ils n'auraient pas forcément accès.

N. Champesme. L'idée était de prolonger les ateliers menés dans le cadre scolaire et en même temps mettre en pratique ce qu'ils ont appris. De leur permettre d'aller questionner une œuvre culturelle, telle que la BD, qui a priori devrait être un divertissement, mais pas uniquement, même si elle est sur un sujet précis. Tout cela leur montre que tout ce qu'ils ont visionné dans le cadre des ateliers est transposable au niveau artistique. Ça leur permet d'avoir de la réflexion, de la représentation et du bon sens.

LISA DAMIANO ET LÉNA BERNARD

Averroès Junior
Projection de *Liban 1982*, de Oualid Mouaness
Suivie d'un débat animé par Katia Saleh, journaliste
17 novembre à 10 heures
La Criée, Marseille

Conférence animée par Sonia Déchamps (*Festival d'Angoulême*)

Intervenants :
Cléments Baloup,
Jacques Ferrandez
Lena Merhej
17 novembre à 14 heures
La Criée, Marseille

AVERROÈS JUNIOR

« Raconter la grande histoire par la petite »

Aflam travaille à la diffusion et la promotion des cinémas arabes. Rencontre avec Charlotte Dewerd, sa coordinatrice, pour discuter du partenariat entre l'association et Averroès Junior

Zébuline. Pourquoi avoir choisi le film *Liban 1982* dans le cadre d'Averroès Junior ?

Charlotte Dewerd. C'est l'idée de raconter la grande histoire par la petite histoire, il y a un feuilletage d'histoires au sein du film. Il y a Wissam, qui veut déclarer son amour à sa camarade de classe, et l'invasion israélienne du Liban qui précipite la guerre civile dans une autre étape. L'autre avantage de ce film est l'unité de temps et de lieu, puisque tout se passe dans une journée. Ça commence dans le bus et ça termine dans le bus. Après, en ayant échangé autour du film, on a appris que le réalisateur ajoute une dimension autobiographique. Il y a un fil rouge tout au long de

l'histoire qui est la force de la création artistique. Le dessin comme à la fois un refuge et un espace d'expression et un endroit de magie. Les enfants ont cette capacité, une forme de résilience, de pouvoir projeter leur monde intérieur et créer une petite bulle protectrice, au début d'une histoire qu'on sent compliquée.

Comment peut-on montrer la guerre à un public si jeune à l'aide du cinéma ?

Je pense que ce film invite à réfléchir à ce qu'est montrer la guerre, c'est faire un pas de côté par rapport aux actualités et aux régimes d'images un peu plus classiques. On peut aussi montrer des récits plus singuliers, plus intimes. Le cinéma,

c'est la rencontre d'une proposition qui va amener du son et de l'image, et qui va être mise au service d'un récit. Il y a toute cette série de choix esthétiques qui permettent de proposer un regard, un témoignage, une façon de raconter. Ça permet de passer par le récit et l'intime pour aborder un sujet qui peut a priori être effrayant ou être raconté d'une façon plus standardisée. Le cinéma permet de partager des avis, des points de vue, de s'enrichir des autres, et aussi de pouvoir exprimer un ressenti intime. Ce n'est peut-être pas tant de montrer la guerre, mais plutôt de partager des expériences et des récits.

LISA DAMIANO ET LÉNA BERNARD



EMBAREK FOUFA ET SOPHIE BOUTIÈRE

Amère Méditerranée
Concerts et discussions
19 novembre à 20h30
La Criée, Marseille

Acid Arab et Jawhar : l'Orient à l'honneur

Pour ouvrir la programmation culturelle des *Rencontres d'Averroès*, l'Espace Julien accueille deux artistes qui mélangent sons et les cultures le jeudi 17 novembre

Faire le pont entre Paris, Chicago et Alger, voilà l'objectif des cinq musiciens d'Acid Arab, pionniers de l'électro-orientale en France, mais aussi autour de la Méditerranée. En cette rentrée 2022, le groupe fait son grand retour sur les scènes françaises mais également sur les plateformes de streaming avec sa chanson *Halim Guelil*, coécrite avec le chanteur algérien **Cheb Halim**. Ce titre est le premier extrait du troisième album d'Acid Arab qui devrait sortir début 2023.

Electro et acid house

Fidèle à sa patte musicale qui avait déjà conquis un large public à la sortie des deux premiers albums (*Musique de France* en 2016 et *Jdid* en 2019), le groupe fait danser les foules grâce à un savant mélange d'électro, d'acid house précisément, d'influences du Maghreb et du Machrek. Raï, chaâbi algérois et égyptien, ou encore d'akbée syrienne et gnawa marocaine, en français, en arabe ou en turc. Acid Arab brasse joyeusement, et se démarque par ses sonorités arabisantes et ses nombreuses collaborations avec des artistes du Moyen-Orient. Dans les précédents albums, on note effectivement l'apparition des artis-



Acid Arab © Philippe Levy

tes algérien-e-s Radia Menel, Amel Wahby et Sofianeï, ou encore le groupe israélien et yéménite A-Wa et le chanteur turc Cem Yildiz. Les amateurs du groupe ont ainsi l'occasion de découvrir en live les chansons d'Acid Arab, déjà de-

venues cultes dans le milieu de l'électro, et les nouveaux spectateurs de se laisser séduire par les rythmes vifs et engagés du collectif français. Pour accompagner cette fête, le public marseillais pourra découvrir en

première partie, la voix suave et séductrice de **Jawhar**. En cette année 2022, le chanteur belgo-tunisien sort son quatrième album *Tasweerah*. Sur de douces sonorités folk et planantes, l'artiste, accompagné de trois musiciens, dresse

une série d'autoportraits intimes et mélancoliques. Si ses albums précédents s'interrogeaient sur le monde extérieur et ses enjeux, c'est cette fois l'introspection qui prend la place dans ce douze titres écrit en plein confinement et en arabe, sa langue natale.

Folk et planant

Véritable révélation du monde pop-folk, Jawhar, à qui l'on prête des influences du grand Nick Drake, qualifie son art d'« arabic dream pop » et s'accorde de manière évidente avec le reste de la programmation culturelle des *Rencontres d'Averroès*. Jawhar et Acid Arab promettent donc une soirée riche et originale.

LISA DAMIANO

Acid Arab et Jawhar
17 novembre
Espace Julien, Marseille

MOAB : À la racine de la guerre

Une épopée littéraire, ça vous dit ? Jean-Yves Jouannais, critique d'art et écrivain, présente dans une conférence spectacle son ouvrage *MOAB*, récit d'une bataille imaginaire compilant citations de guerres bien réelles

« J'ai appris cette terrible nouvelle un matin. La rosée n'avait pas encore séché sur le feuillage des arbres et déjà l'on avait annoncé que la guerre était déclarée ». Dans *Mother of All the Battles* (*MOAB*), l'écrivain et critique d'art Jean-Yves Jouannais propose de découvrir une guerre imaginaire, poème épique composé de plusieurs chants. En compilant plus de mille citations de livres de guerre, récits et mémoires, poésies et romans, « de l'Iliade jusqu'à la Seconde Guerre mondiale », Jouannais nous livre la « bataille des batailles », où plusieurs personnages se croisent mais aucun héros ne subsiste. Au sein de cette myriade de conflits, dans un récit au caractère anachronique fait de montage et bricolage, on peut retrouver de Gaulle, Rommel ou Vercingétorix.

Une adaptation inédite

« De toute éternité, on a toujours raconté les batailles de la même manière ». Et la moindre des choses que l'on sait est que l'écrivain est un familier de l'étude du bellicisme.

Depuis 2008, il tient un cycle de conférences intitulé « L'Encyclopédie des guerres » au Centre Pompidou, à Paris.

C'est de ces conférences qu'est né *MOAB* – dont l'acronyme renvoie également à la « mère de toutes les bombes » (*MOAB*), la GBU-43/B. Autrement dit, la plus puissante bombe non nucléaire jamais utilisée par les forces armées états-unienne. En 2017, elle était utilisée lors de la guerre d'Afghanistan, dirigée vers une branche locale de l'État Islamique.

Tambours de la guerre

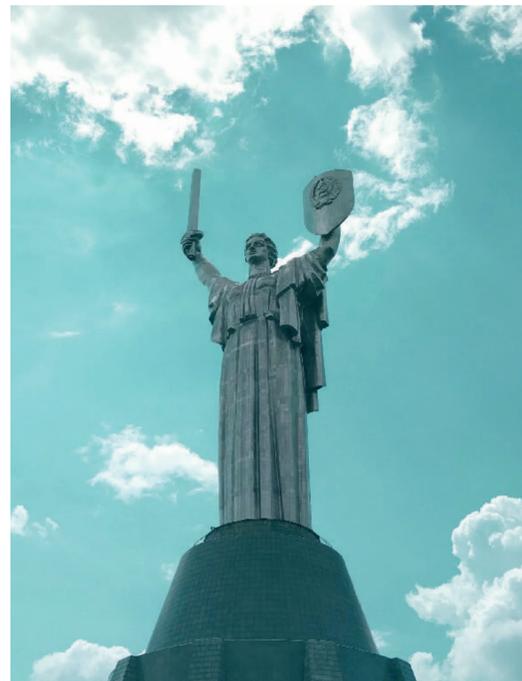
La même année, *MOAB* – l'ouvrage, cette fois – était mis en scène en opéra pour la première fois au musée des Invalides, au milieu de cymbales, chanteurs, lecteurs et comédiens.

Car si c'est un roman, le « *texte est définitivement destiné à être lu à haute voix* », à être vécu et interprété. Il doit être ressenti par le spectateur, jusqu'à ce que les tambours de la guerre résonnent dans son être.

Le spectateur découvrira des extraits de ce texte aux origines variées, touchant à toutes les civilisations et à des temporalités plurielles, posant en doute le concept de guerre et en quoi il nous touche et nous traverse. Dans la littérature, la peinture, la musique ou la danse, la guerre a de tout temps été universelle et partagée, au grand dam des premiers concernés. Reste sans doute à se demander si elle n'est pas condamnée à rester une exploration sans fin, demeurant à la fois le propre de l'humain et pourtant insaisissable.

CARLA PLOMB

MOAB
Conférence-spectacle
de Jean-Yves Jouannais
19 novembre à 18 heures
La Criée, Marseille



Statue de la mère-patrie à Kiev © X-DR

« Supprimer n'est pas une option »

Pas de festivals en juillet 2024 en raison des Jeux olympiques ? Si l'annonce du ministre de l'Intérieur a suscité une vague d'émoi, la Région Sud a répondu avec une aide exceptionnelle pour les structures concernées. Entretien avec son président Renaud Muselier

Gérald Darmanin a embrasé le monde de la culture en voulant supprimer les grands festivals en 2024, pour cause d'effectif de police insuffisant. Le monde culturel sait qu'il ne se remettrait pas d'une annulation de plus, pas plus que les villes, olympiques ou non, qui ont besoin d'animer leurs étés. Renaud Muselier, président de la Région Sud, a aussitôt annoncé son soutien aux grands, et aux petits, événements d'été, par des mesures très concrètes qui accompagneront leur mise en sécurité.

Zébuline. L'annonce du Gouvernement d'une possible annulation des grands festivals en 2024 bouleverse le monde culturel, qui se voit confronté une fois de plus au fait de ne pas être perçu comme « essentiel ». Que pensez-vous de cette annonce ?

Renaud Muselier. Cette annonce faite par le ministre de l'Intérieur au sujet d'un secteur particulièrement sensible est pour le moins maladroite. Elle repose pourtant sur un constat juste : la sécurité de nos concitoyens sera très difficile à assurer partout, dans une période de forte mobilisation des forces de police et de gendarmerie pour un événement qui n'est pas seulement parisien



Renaud Muselier © RégionSud

mais dont la résonance est mondiale. Il ne peut être question de fragiliser le pays en multipliant des occasions de rassemblement sans certitude de pouvoir les organiser avec toutes les précautions nécessaires. Je sais que le président de la République et le Gouvernement sont à la recherche des meilleures solutions possibles. En Région Sud, cela

se pose particulièrement puisque nous accueillerons des épreuves à Nice et Marseille qui vont, elles aussi, nécessiter une vigilance particulière. Pour autant, on ne peut passer par pertes et profits tout un pan d'activité qui mobilise des artistes, des techniciens, des organisateurs et, surtout, des publics nombreux qui pour beaucoup auront tout autant de plaisir à suivre les épreuves olympiques qu'à assister à des spectacles. C'est à l'État et aux collectivités de trouver comment additionner. Supprimer n'est pas une option.

Vous annoncez une aide exceptionnelle de deux millions d'euros pour garantir la tenue des festivals, et vous précisez que celle-ci ne sera pas imputée sur le budget culture, mais sur le budget sécurité de la Région. Est-ce que cela sera suffisant, à votre sens, pour que les grands festivals aient lieu sans l'aval et le soutien de l'État ?

Les grands festivals ne sont pas financés par le seul État. La plupart existent grâce à l'engagement croisé du ministère de la Culture et de l'ensemble des collectivités territoria-

les. D'autres sont même d'initiative très majoritairement privée. Nous avons donc besoin de tout le monde pour réussir le pari du maintien des festivals d'été qui est un signe envoyé au monde entier que la France est à la fois une nation de sport et de culture, comme le souhaitait d'ailleurs Pierre de Coubertin. Ces deux millions d'euros du fonds « Région Sud, une région sûre » sont le geste que je fais au titre de ma collectivité pour rappeler mon engagement en faveur de la vie artistique et culturelle. En prélevant des

événements culturels. Si cela ne suffit pas, je compte sur d'autres apports de l'État et des collectivités. Je sais aussi que les festivals, en particulier Avignon, essaient de trouver par eux-mêmes des solutions, notamment en modifiant leur calendrier. Je suis donc confiant et je reste pleinement mobilisé.

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR SUZANNE CANESSA

L'EXPO DE LA SEMAINE

Place à prendre : le drame de la rue d'Aubagne au musée

Jusqu'en avril 2023, le Musée d'Histoire de Marseille expose son « fonds patrimonial citoyen », réalisé sous l'impulsion du collectif Noailles Debout

Marie-Emmanuelle, Simona, Taher, Julien, Fabien, Pape, Ouloume et Mohammed. Ces prénoms sont ceux des victimes du 5 novembre 2018 dans l'effondrement des 63 et 65 de la rue d'Aubagne. Ce samedi 5 novembre 2022 à 9h05, de longues minutes de silence ont été respectées, en souvenir de ces vies fauchées il y a quatre ans. Un souvenir qui trouve désormais un nouvel écho au Musée d'Histoire de Marseille, où l'exposition **Place à prendre** est ouverte deux heures après le recueillement, dans le prolongement de l'exposition *Prendre place*, inaugurée il y a un an.

Un fonds patrimonial et citoyen

Comment faire vivre le récit de ce drame ? À cette question, le collectif Noailles Debout, qui porte le projet, propose la création d'un fonds patrimonial citoyen du quartier, dont les objets, témoignages, dessins, sont exposés depuis samedi. Un travail qui s'inscrit dans un

« *temps long* » explique Fabrice Denise, directeur du musée, qui espère que ce projet « *contamine* » d'ici novembre 2023 les espaces du musée, comme « *pourquoi pas* » celui de la galerie marchande attenante, et du quartier de Noailles.

Le bâti en question

Parmi les objets déjà recueillis par l'exposition, on retrouve un trousseau de clefs d'un délogé, des tuiles cassées estampillées « Marseille », une maison dessinée sur du carton, où la mention « fragile » est ostensiblement inscrite... Autant de pièces qui remémorent l'effondrement, mais aussi la crise des délogés qui s'en est suivie, tout comme la mobilisation des habitants du quartier.

Puisque cette catastrophe a mis en lumière l'état du bâti dans le quartier de Noailles – et plus généralement de Marseille – plusieurs pièces de l'exposition y font référence. À commencer par un grand mur recouvert d'arrêtés de périel.

Image percutante du nombre invraisemblable de ces décisions délivrées suite aux effondrements, et témoignage de la prise de conscience tardive sur l'état de ces logements.

Un travail de cartographie « sensible » est également exposé. Celui d'Elsa Noyons, qui avait déjà effectué un ouvrage similaire à Paris dans le quartier de la Goutte d'or. Des cartes dans lesquelles on observe distinctement l'omniprésence des immeubles insalubres, indécents ou en péril du quartier, tout comme le nombre dérisoire d'arbres qui le ponctuent.

NICOLAS SANTUCCI

Place à prendre
Jusqu'en avril 2023
Musée d'Histoire de Marseille



Cartographie du quartier de Noailles par Elsa Noyons

ALLEZ-Y

David Geselson

Une soirée pour deux spectacles à La Garance Le premier, *Lettres non-écrites* du comédien et metteur en scène David Geselson, qui, de ville en ville (Paris, Orléans, Lorient, Arles, New York, Bruxelles – et désormais Cavailon) a recueilli auprès de spectateur trice-s des histoires de lettres avortées, comme Raquel qui veut parler à l'enfant qu'elle n'aura jamais, Charlène qui veut donner une dernière chance à son père violent, ou Vincent qui espère enfin rencontrer vraiment Caroline de Tinder... On retrouve ensuite David Geselson dans le second spectacle de la soirée, *Chœur des amants*, une re-création par Tiago Rodrigues, nouveau directeur du *Festival d'Avignon*, de sa toute première pièce, puissante et intime, sur un jeune couple effrayé à l'idée de se perdre.



Choeur des amants © Filipe Ferreira

Lettres non-écrites + Chœur des amants
7 et 8 novembre
La Garance, Cavailon

Chœur des amants
18 et 19 novembre
Théâtre Joliette, Marseille

(F)Lux

Ancienne de la formation Coline, la chorégraphe istréenne Barbara Amar est engagée dans un cycle interrogeant la relation de l'homme avec ses lieux de vies et leurs paysages, ceux du départ, de la lutte et de la fuite. Commencé avec *Occupation Éphémère* (2017), *Parade(s)* (2020) et *À Bords Perdus* (2021), ce cycle se poursuit avec *(F)Lux*, nouvelle création qui s'appuie sur des récits d'exils, d'hier et d'aujourd'hui, qui tous relatent à quel point le départ est impératif, le déplacement périlleux et la destinée incertaine. Un questionnement sur la rencontre avec l'autre, dans sa singularité inaltérable. Le motif du déracinement s'incarnant dans les corps des danseuses (Eve Bouchelot, Elodie Cottet) dans des formes et des figures poétiques et abstraites, accompagné d'une création musicale jouée en direct par Jean-Luc Granier.



Barbara Amar © X-DR

9 novembre
Théâtre de l'Olivier, Istres

Revolucion Pazzifica



Jovenes creadores del Choco © X-DR

Fondée en 2008 à Quibdó, capitale du département de Chocó en Colombie, l'association Los Jóvenes creadores del Chocó invite les jeunes gens de la ville à choisir la création, en puisant dans leur héritage afro-colombien, plutôt que la violence des gangs. Dans cette terre de danse afro-urbaine, la compagnie dirigée par Katherin Gil, à la fois avocate et danseuse, crée des projets donnant lieu à de bouillonnants projets de danse, de chant, de gestes et de paroles, de mythes, de masques et de couleurs. Ces jeunes sont, depuis six semaines, en résidence au Pavillon Noir à Aix-en-Provence, et présentent *Revolucion Pazzifica*. Une création pour cinq danseurs, nourrie de leurs inquiétudes sur le monde d'aujourd'hui, la guerre, le manque d'opportunités, la sécurité alimentaire, le racisme, les déplacements forcés, le classisme et le sexisme.

9 et 10 novembre
Pavillon Noir, Aix-en-Provence

Dans ma cabane



Dans ma cabane © Piccola Velocita

Crée en 2009, la compagnie Piccola Velocità est née d'un collectif composé de danseuses, comédiennes, architecte plasticienne, écrivaine jeune public ayant le désir de développer des spectacles et des ateliers à destination du jeune public. Dansé par Adriana Alosi et Héléne Dattler, *Dans ma cabane* est un conte dans lequel, sous un arbre plein de surprises, symbole du temps qui passe, se trouve une petite cabane faite de branches et bordée de coquelicots. Deux drôles de personnages sont là, bien au chaud dans leur tanière. Au fil des saisons, ils vont quitter ce nid douillet pour pointer leur nez vers l'extérieur, expérimenter de nouveaux abris, en partant à la découverte du monde qui les entoure. Un moment empli de douceur et de poésie de 25 minutes, pour les tout-petits (dès 18 mois).

9 novembre
Oppidum, Cornillon-Confoux

Nuye

Une paroi modulable percée de trous et de portes et munie d'un trampoline, telle une passerelle vers le ciel. Les six acrobates de la compagnie Eia, référence du cirque contemporain catalan, avec plus de 600 représentations données dans 18 pays, nous entraînent avec bonheur dans leurs volutiges, leur main à main, leurs jeux icariens, leur imaginaire, explorant la relation à l'autre sous toutes ses formes. Équilibre, confiance, dualité, séparation, conflits, c'est l'acrobatie même, impliquant un contact physique constant et une communication très profonde, sans dire un mot, en gérant la charge physique et les émotions de l'autre, qui, dans ce spectacle, reflète le va-et-vient entre soi et les autres, dans une recherche constante pour se sentir complet-e.



Nuye © Maite Carames

13 novembre
Théâtre de l'Olivier, Istres

A Novel of Anomaly

Voix majeure du jazz européen, sachant tout faire, du scat au beatbox en passant par le plus pur style crooner, Andreas Schaefer joue sur la jolie scène du Sémaphore. Accompagné de Lucas Niggli à la batterie, Luciano Biondini à l'accordéon et du finlandais Kalle Kalima à la guitare, il livre les titres de son album sorti il y a deux ans, *A Novel of Anomaly* (Act). Au programme : unissons voix-instruments acrobatiques, envolées vocales fulgurantes, balade façon tango, beatboxing virtuose, solo déchirant d'accordéon, guitare aventureuse, voyage mystérieux introduit au tambourin, et peut-être même, en bonus, une tyrolienne.... Bref, un étonnement permanent, dans un dialogue incessant entre une voix imprévisible et un groupe qui se tient constamment au diapason de la folie ambiante.



Andreas Schaefer © Reto Andreoli

15 novembre
Le Sémaphore, Port-de-Bouc

ALLEZ-Y

Thibaut Garcia



Thibaut Garcia © Marco Borggreve

Récompensé en tant que révélation dans la catégorie Soliste instrumental des Victoires de la musique classique en 2019, le jeune guitariste Thibaut Garcia séduit les publics non seulement par ses qualités d'exécution mais aussi par la variété et l'originalité de ses programmes. Il joue le *Concerto d'Aranjuez* de Joaquín Rodrigo aux côtés de l'Orchestre national de Lyon dirigé par Ben Glassberg. Cette pièce, qui tire son nom des jardins du palais royal d'Aranjuez, devait selon son compositeur transporter l'auditeur au cœur des « fragrances des magnolias, [des] chants d'oiseaux et [des] ruissellements des fontaines ». L'orchestre seul nous conduit sur les pas de la compositrice américaine Missy Mazzoli pour son éblouissant *River Rouge Transfiguration* et les célébrissimes *Danses symphoniques* de Rachmaninov...

12 novembre
Grand Théâtre de Provence, Aix-en-Provence

Nuit du Cirque

L'événement international qu'est *La Nuit du Cirque*, signe sa quatrième édition. Le pôle national cirque Archaos propose sur deux journées, deux créations. En sortie de résidence, la compagnie Hors Surface, qui en a émerveillé plus d'un lors de la Cinquième saison aixoise de l'équinoxe d'automne avec l'éblouissant *Trampo-Ville*, crée *Oriflamme* dernier volet de son triptyque déambulatoire initié par *Le Poids des nuages* et *Entre deux mondes*. Les circassiens se retrouvent face à un mur et explorent avec une incroyable inventivité les moyens de le dépasser. Confrontation à l'impossible suivie le lendemain par la création *Jugioka* de la compagnie Zania qui invite deux artistes équilibristes et une musicienne qui s'accordent par-delà les contraintes maté-



Jugioka © Thomas Barlatier Hèlès.

10 novembre
Salle des fêtes, Barjols
11 novembre
Salle Guy Obino, Vitrolles

12 et 13 novembre
Archaos, Marseille

Les gros patinent bien

Tous les privilégiés qui ont assisté aux représentations au Bois de l'Aune du spectacle de la compagnie Le Fils du Grand Réseau, *Les gros patinent bien*, s'en souviennent avec des larmes de rire. Quelques occasions permettent de revoir ou de découvrir ce petit bijou iconoclaste et désopilant. Le mot reprend ici sa force créative : il suffit qu'il soit écrit pour que sa réalité soit effective. Un savant jeu de cartons nous entraîne à la suite d'Olivier Martin-Salvan et Pierre Guillois dans un véritable road movie planétaire à l'inventivité réjouissante qui se réfère aux maîtres du rire, Gotlib, Monty Python, Laurel et Hardy auxquels les physiques opposés des comédiens font un clin d'œil. Les tragédies actuelles se tricotent à ces aventures d'un nouveau Don Quichotte. La fantaisie se charge de sens.



Les gros patinent bien © Fabienne Rappenneau

15 novembre
Théâtre La Colonne, Miramas
16 novembre
Théâtre de l'Olivier, Istres
17 novembre
L'Alpilium, Saint-Rémy-de-Provence

Du paddle à Biarritz



Du Paddle à Biarritz © Gaël Maleux

Ah ! La crise de la cinquantaine ! Axel est père de deux enfants, Jade et Tristan, un emploi qui semble stable, une maison dans un lotissement, certes avec un voisin un peu envahissant et la perspective de vacances à Biarritz pour faire du paddle avec un couple d'amis. Le personnage, heureux aussi en ménage, pourrait être satisfait de son existence, mais elle est bien loin de ses aspirations premières. La tentation du départ pour Buenos Aires est forte. Le roman de Fabrice Caro (connu sous le nom de Fabcaro, le génial auteur de la BD *Zaïzaïzaï*) *Broadway* (du nom du spectacle assez raté donné à l'école de sa fille) est adapté à la scène sous la forme d'un monologue porté par Itsik Elbaz. Une sorte de stand up déjanté qui mêle drôlerie, humour, satire et mélancolie existentielle avec un indéniable talent.

Du 15 au 19 novembre
Les Bernardines, Marseille

2022, cuvée d'abondance

La troisième édition du festival *Nouveaux Horizons* a révélé de nombreux talents

Affiché complet des semaines avant son lancement, le festival *Nouveaux Horizons* a rassemblé un public divers, fait de curieux, d'aficionados et de mélomanes de tous âges et toutes affinités musicales. De quoi donner raison au pari lancé par **Renaud Capuçon**, **Gérard Caussé** et **Dominique Bluzet** : totale gratuité de concerts unissant créations contemporaines et grands classiques, mais également mise en place de rencontres entre les compositeurs et le public en amont de ces concerts d'une qualité rare. La finalité demeure double : faire entendre de jeunes solistes en voie de devenir de grands musiciens, et faire connaître la scène méconnue des jeunes compositeurs contemporains. Cette année a révélé des talents confirmés comme de jeunes pousses prometteuses : une multitude de talents singuliers lorgnant vers un avenir commun.

La profondeur à la surface

C'est à la surface que se dissimule le mieux la profondeur : ce célèbre aphorisme prêté au poète et librettiste Hugo von Hofmannsthal évoque à lui seul bien des arts qui lui étaient chers. Dont, au premier chef, la musique, se révélant d'autant plus habitée et vertigineuse lorsqu'elle se pare d'élégance et de pudeur : qualité que le poète révélait, entre autres, chez son ami Richard Strauss. Qualité que semble également convoquer une édition placée sous le signe de Mozart.

Pas moins de cinq pièces du classique parmi les classiques ont ainsi accompagné les dix créations proposées au fil du festival. Des pièces sur lesquelles ont brillé des instrumentistes hors pair : dont l'immense hautboïste **Gabriel Pidoux**, ou encore les pianistes **Jérémy Moreau** et **Guillaume Bellom**. Mais qui ont surtout servi à la fois de point d'ancrage et de contrepoint aux créations contemporaines proposées. Le très beau *Mirage* pour hautbois solo de **Dai Fujikura**, écrit en étroite collaboration avec Gabriel Pidoux, érige sur ses mélodies modales un contrechant sourd, germant par bribes le temps de multiphoniques savamment dissimulés. C'est également à la surface que le délicat trio *Dreams amongst hers* de **Sivan Eldar** accorde la voix susurrée de **Marie-Laure Garnier** aux harmoniques du violon de **Shuichi Okada**, ponctué de bruissements de chimes par le percussionniste **Emmanuel Jacquet**. Grand moment de poésie sonore, aux frontières de l'intelligible.

Formes singulières

La mise au jour d'un nouveau langage musical, ou du moins d'une forme et de sonorités propres, constitue le centre de ces œuvres fondatrices. Cette quête consiste, pour certains, à se concentrer sur l'infini-



Clémence de Forceville sur *Partita* et *Saeta* de Juan Arroyo © Caroline Doutre

nités des possibles recelées par un seul instrument : le hautbois, central chez Dai Fujikura, cède le pas chez **Juan Arroyo** au violon. Sous les doigts enchanteurs de **Clémence de Forceville**, l'instrument explore un spectre polyphonique fait de doubles cordes, d'harmoniques, de jeux de pédale et de rosalie convoquant, entre autres, les pièces solistes de Jean-Sébastien Bach. La dex-

terité technique, portée ici par une fougue et un désir contagieux de langage commun, émeut sans peine. À rebours du précis pour violon et piano de **Zeynep Gedizlioglu** un peu trop systématique dans ses jeux d'écho et de rebonds pour rendre l'auditeur à revers, et ce malgré l'interprétation inspirée de Renaud Capuçon.

Le jeune **Camille Durand-Mabire**,



Quatuor pour piano © Caroline Doutre



Renaud Capuçon et Guillaume Bellom sur une Création de Zeynep Gedizlioglu © Caroline Doutre

intercalé entre un trio très néoclassique de Poulenc et un autre quatuor de Mozart, se révèle lui aussi obsédé par la forme et ses mutations : sorte de raga d'vorkien redoutablement inspiré, son *Quatuor pour piano et cordes* se fait tour à tour cyclique, mélodique et dansant. Et prouve que les sphères modales méritent encore d'être explorées, comme elles le sont par le répertoire indien, qui lui est cher.

Angst : errances poétiques

Jeu sur les cimes du musical et du mélodique, l'*Incantation des amants* d'**Arthur Lavandier** questionne à son tour les textures. Sur des violons triturés par des scordatura, l'alto nagueux et lyrique de Gérard Caussé se détache avec grâce. À l'instar du basson de la formidable **Michaela Špa ková** dans le non moins formidable *Gaia ou le cri de la Terre* de **Matthieu Stefanelli**, ode tourmentée mais solaire à une planète terre malmenée, aux accents stravinskiens très marqués. L'acceptation large de classiques du répertoire permet également de beaux jeux de correspondance, sous le si-

gne d'un romantisme débridé. Adossées aux *Trois chants nostalgiques* de Charlotte Sohy, les envoûtantes et inspirées *Hawking Songs* de **Fabien Waksman** font entendre le chant inimitable de Marie-Laure Garnier, adossé au piano pré-

cyclique, mélodique et dansant. Et paré virtuose de la décidément irréprochable **Célia Oneto Bensaïd**. Tout aussi remarquable et émouvante, la pièce de **Cassie Kinoshi** fait entendre tout le talent de cette pianiste sur des pages évoquant, au rythme de cordes effrénées, l'anxiété sous toutes ses formes et déclinaisons. La *Rage contre la lumière qui se meurt* de **Talia Amar** convoque à son tour, par les notes tonnantes de deux pianos et des percussions d'Emmanuel Jacquet, la lutte perdue d'avance contre une mort imminente. Donné en clôture du festival, le rare *Octuor en ut majeur* de Georges Enesco rassemble un ensemble de choc : Renaud Capuçon, **Mairéad Hickey**, Clémence de Forceville et Shuichi Okada aux violons, mais aussi les artistes hors pair **Paul Zientara** et **Madeleine Despeyroux**, et **Stéphanie Huang** et **Maxime Quennesson** aux violoncelles. Gorgée de passages solistes échevelés, d'envoies toutes plus bouleversantes les unes que les autres, la pièce convoque par écho les nouvelles pages entendues au fil de quatre journées bien remplies. Et conclut un festival que l'on se réjouit déjà de retrouver l'an prochain.

SUZANNE CANESSA

Le festival *Nouveaux Horizons* s'est tenu du 3 au 6 novembre au **Conservatoire Darius Milhaud**, Aix-en-Provence.

¡Viva el cine !

Du 12 au 24 novembre, *CineHorizontes* rend hommage au cinéma espagnol et à l'un de ses plus grands réalisateurs : **Carlos Saura, 90 ans, dont 70 consacrés au septième art**

C'est l'un des cinéastes espagnols les plus reconnus dans le monde. Carlos Saura compte à son actif une cinquantaine de films : du premier court métrage en 1956 au récent *the King of All The World*. Présentée en avant-première le 15 novembre au cinéma Le Prado par le réalisateur lui-même, c'est cette comédie musicale qui ouvre officiellement *CineHorizontes*. Quinze autres films de Carlos Saura sont projetés dans toute la Région Sud. Une table ronde au Mucem et une leçon de cinéma à l'Alcazar lui sont également consacrées.

20 ans après

Flamenco, tango et sevillanas accompagnent comme toujours le parcours festivalier. De même que ses rendez-vous habituels : « La fenêtre cubaine » à l'Alhambra, la « Journée argentine » à l'Artplexe Canebière, et ses cinq compétitions. Parmi les sept fictions en lice, il ne faut pas rater *Alcarrás* de **Carla Simón** (Ours d'or à Berlin) chronique familiale



El rey de todo el mundo

et sociale, d'une grande sensibilité, dédiée à ceux qui cultivent la terre. Mais aussi, en avant-première, *Black is Beltza II*, de retour vingt ans après le premier opus, dans lequel **Fermin Muguruza**

suit l'histoire d'Ainhoa, de la guerre froide à l'activisme basque. Ou encore *Libéulul* de **Luc Knowles**, qui esquisse un portrait générationnel au travers des rêves d'évasion d'Alex et Cata, à

l'horizon barré, dans une périphrase déshéritée.

Du rire aux armes

On va rire des mésaventures d'un plombier marocain en pé-

riode d'essai, avec la comédie de **Néus Ballús**, *Sis dies corrents*. Et aborder, grâce aux documentaires sélectionnés, des sujets socio-politiques forts. **Marcos Nine** dans *A virxe roxa* revient sur l'assassinat de Hildegart Rodriguez, féministe d'avant-garde, par sa propre génitrice en 1933. **Iván Guarnizo** dans *Del otro lado* explore la possibilité du pardon et de la paix en Colombie, à partir du journal intime de sa mère, otage des Farc. **Anna Giralat Gris** est présente pour parler d'Enric Duran, activiste catalan en cavale, « héros » anti-mondialiste, auquel elle a consacré son film *Robin Bank*.

ÉLISE PADOVANI

CineHorizontes
Du 12 au 24 novembre
Marseille et divers lieux de la région
cinehorizontes.com

FILM DE LA SEMAINE

Le féminisme à l'affiche

En salle ce 9 novembre, *Riposte féministe* était présenté en avant-première au *Festival de Gardanne*, en présence de trois « colleuses » marseillaises

Vous les avez tous-tes croisés sur les murs des villes, ces messages vigoureux, drôles, poétiques parfois, revendicatifs. Lettres noires peintes sur des papiers blancs, le plus souvent format A4, une lettre par feuille... Et ces mots nous interpellent, nous interrogent, servent de rappel des droits, des faits, empêchent l'oblitération oublieuse des comportements déplacés, des agressions verbales et physiques, des viols, des féminicides. Le film documentaire réalisé par **Marie Perennès** et **Simon Depardon**, *Riposte féministe*, évoque à travers une galerie de portraits attachants ces collages féministes.

« Je te crois »

On suit à Brest, au Havre, à Saint-Étienne, Compiègne, Paris, Marseille, Gignac, les femmes qui ont accepté, malgré les risques, de témoigner à visage découvert, selon un schéma identique : scène de fabrication des collages, les collages en ville (choix des supports, des lieux, des visibilité) et une conversation au café. Au fil des narrations se dessinent les grandes lignes de ces actions qui réagissent au début à l'atroce multiplicité des féminicides. Les voix des « colleuses » livrent avec liberté et naturel divers points de vue sur les méthodes de lutte violentes ou pacifistes à mener. Afin que cessent, non seulement les exactions perpétrées à l'encontre des femmes, mais aussi l'inégalité de la reconnaissance salariale de leur travail par rapport à celle de la gent masculine.

Participent à ces questionnements et ces



Riposte féministe © Palmaria et désert - France 2 cinéma

combats la communauté LGBTQI+. Féministe, politique, antiraciste, le mouvement des colleuses permet une réappropriation de la rue, du paysage urbain, et redonne confiance. Ce ne sont pas les femmes qui sont à condamner si elles sont harcelées, agressées, mais bien ceux qui les agressent. La simple inscription « je te crois » a des vertus libératrices.

Trois représentantes du collectif marseillais des colleuses venaient se prêter au jeu des questions à la fin de la projection et rappelaient

avec humour que le mouvement des « colleuses » est né à Marseille. Sa destinée est énorme, toute la France désormais ou presque connaît ses vivifiantes inscriptions et essaima aux USA, en Australie et dans bien d'autres pays et continents. Certes, les textes sont parfois attachés (il est à noter d'ailleurs que cette manière de donner la parole aux murs ne les détériore pas), « ils ont donc malgré tout attiré l'attention », sourient les jeunes femmes avec un calme souverain. À Cannes, où elles ont été conviées à

leur grande surprise, elles ont déployé une banderole énumérant les prénoms des femmes tuées depuis le début de l'année. Un signe fort sur les marches.

MARYVONNE COLOMBANI

Riposte féministe, de **Marie Perennès** et **Simon Depardon**
En salle le 9 novembre

L'ALBUM DE LA SEMAINE

Intégralement violon !

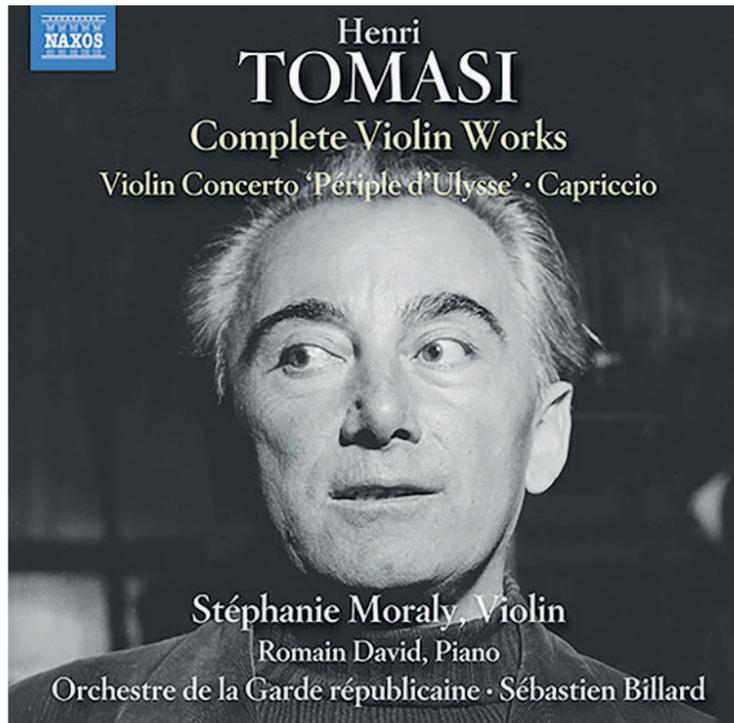
Illustre compositeur et chef d'orchestre marseillais, les œuvres pour violons d'Henri Tomasi ne sont pas ses plus connues. Elles revêtent pourtant un intérêt majeur

Le nouveau CD consacré à la carrière d'**Henri Tomasi** s'attache à ses œuvres pour violon. Si la chronologie n'organise pas le déroulé de l'exécution des pièces du disque, on peut s'amuser à suivre les traces du musicien depuis 1923, année durant laquelle il composa le sublime *Poème pour violon et piano* (pétillant **Romain David**) dont la ferme structure laisse éclore la simplicité des mélodies qui parfois s'emportent. Ce n'est pas ce morceau de jeunesse qui ouvre le volume mais l'œuvre maîtresse de la maturité, le *Concerto pour violon « Périple d'Ulysse »* de 1962, inspiré de *La naissance de l'Odyssée* de Giono et créé par son commanditaire en 1964, le violoniste Devy Erlih. Le violon est à l'image du héros homérique dans ses colères, ses tristesses, son esprit aventureux ; la violence de sa destinée s'élance sur les vagues puissantes de l'or-

chestre, virtuose, somptueuse, bouleversante dans ses émois où les harmonies réitèrent leurs motifs ostinato. Puis flirtent avec l'atonalité, s'emballent en des cadences éperdues, éblouissantes dans le foisonnement des registres servis avec maestria par l'**Orchestre de la Garde républicaine** sous la houlette de **Sébastien Billard** et la violoniste **Stéphanie Moraly**.

Délices d'Orient

Composé trente ans avant le périple d'Ulysse, le *Capriccio pour violon et orchestre* (1931, révisé en 1950) offre sa palette chatoyante, jonglant entre sombre et douloureuse gravité et intensité débridée, un petit chef d'œuvre. L'Orient séduit le compositeur qui offre un envoûtant *Chant hébraïque pour violon et orchestre* qui est imprégné des accents d'une gamme orientale et nostalgique. *La Tristesse*



d'*Antarrappelle* une autre épopée, celle du héros maudit dont la naissance le condamnait au statut d'esclave et qui, chevalier valeureux et poète dut remporter moult batailles pour enfin obtenir la main de la belle Abla la Potelée... Deux pièces écrites en hommage à la Corse, terre des origines, referment le CD, *Chant corse* (1932) et *Paghiella, Sérénade cyméenne* (1928). Sans doute l'inspiration très littéraire et méditerranéenne font de ces pièces, non des témoignages de la réalité de la musique corse de son temps, mais en offrent une version fantasmée emplie d'hispanismes d'une délicate vivacité. C'est ainsi que s'inscrivent les mythes...

MARYVONNE COLOMBANI

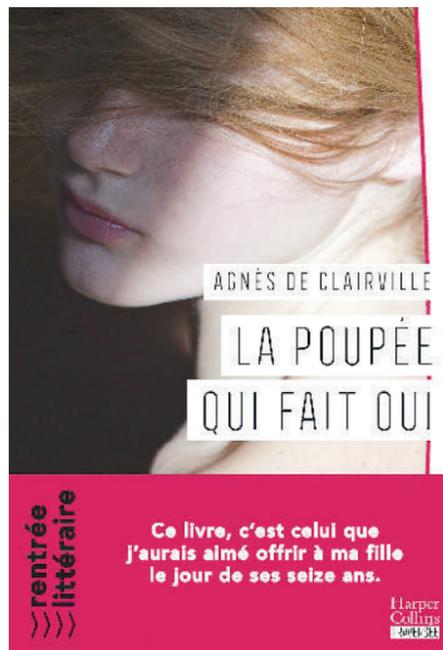
Henri Tomasi, Complete Violin Works
Naxos

LE LIVRE DE LA SEMAINE

Une année particulière

Dans *La poupée qui fait oui*, son premier roman, Agnès de Clairville apporte un regard sensible sur les questions d'emprise et de consentement

Une école d'ingénieurs installée dans une ville nouvelle loin de tout. Une année scolaire à la fin des années 1980. Scientifique de formation, **Agnès de Clairville** semble bien connaître le petit monde qu'elle met en scène dans son premier roman, *La poupée qui fait oui*. Les bizutages humiliants, les soirées très arrosées, les cours qu'on suit dans un état second (quand on ne les fait pas sauter), tout cela sent le vécu, comme les retours le week-end au sein d'une famille très « comme il faut » de la bonne société versaillaise. C'est pourtant le biais de la fiction que l'auteur a choisi pour parler de consentement, d'emprise, et aussi lever le voile sur certains secrets de famille. Histoire, comme elle le déclare, de « transmettre une expérience autrement qu'en faisant un sermon à mes filles ». Ce roman, rédigé grâce à un atelier d'écriture au long cours mené à Marseille par Jean-Paul Garagnon, Agnès de Clairville le leur a d'ailleurs dédié, ainsi qu'« à tous les garçons et les filles de leur âge ».



Un roman donc, à quatre voix. Celle d'Arielle, la principale protagoniste, d'abord. Arielle est l'une des plus jeunes élèves du campus. Ce qu'elle veut, c'est devenir femme. Le plus vite possible. Et elle va tout faire pour cela, quitte à y laisser sa réputation. Elle n'a pas froid aux yeux mais elle est jeune, et naïve. Ce qui la précipitera dans les bras (et sous le joug) d'Éric, un troisième année charismatique de six ans son aîné. Une emprise violente, dont elle peinera à s'extirper, tant est grande sa sidération.

Polyphonie

Face à Arielle, Inès est le témoin impuissant de la métamorphose de sa fille, qui la renvoie à sa propre jeunesse, compliquée... Deux autres voix viennent étoffer le récit. Celle de Françoise, la secrétaire de l'école, qui connaît tout de ses étudiants et porte un regard inquiet sur leurs débordements. Celle de Mowgli, le meilleur (et seul) ami d'Arielle, pris lui aussi dans la confusion des senti-

ments. Quatre points de vue donc, quatre paroles aux accents particuliers, pour relater une année de tous les dangers. Dont Arielle sortira plus forte, mais ô combien blessée. Comme Inès avant elle. Un roman choral sensible, que l'auteur dit avoir écrit « pour les jeunes filles rangées et dérangées, pour les garçons trop sûrs d'eux, pour les mères disqualifiées et pour les pères absents. »

FRED ROBERT

La poupée qui fait oui
d'**Agnès de Clairville**
Éditions Harper Collins
(collection Traversée), 18 €

L'écrivaine est venue présenter son roman à la librairie **Histoire de l'œil** le 7 octobre dernier, à Marseille.



Zébuline l'hebdo

Zébuline est un journal associatif et indépendant qui œuvre pour le rayonnement de la culture et des arts dans le Sud-Est. Édité par l'association Culture et pluralisme, *Zébuline* ne dépend d'aucun actionnaire et place les politiques culturelles à visée environnementale et populaire au centre de sa construction éditoriale.

Pour toutes demandes de communication, publicité, partenariat, soutien, n'hésitez pas à vous adresser à notre chargé de financement :

commercial@journalzebuline.fr